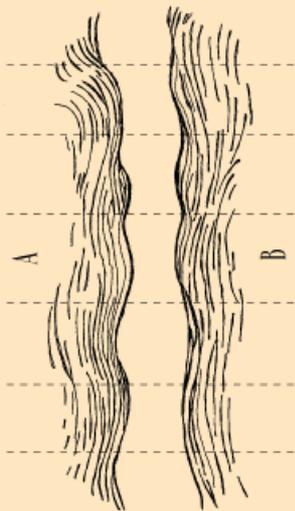


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Emanuele FADDA, « L'arbitraire
est-il une "obsession"
saussurienne ? A partir de la
lecture barthésienne de Saussure »

Communication donnée dans l'atelier de Jean-Yves Beziau,
The Arbitrariness of the Sign, au colloque **Le Cours de
Linguistique Générale, 1916-2016.
L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de l'atelier de Jean-Yves Beziau,

The Arbitrariness of the Sign :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/ateliers-libres/the-arbitrariness-of-the-sign/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

L'arbitraire est-il une "obsession" saussurienne? À partir de la lecture barthésienne de Saussure

EMANUELE FADDA

ABSTRACT. Roland Barthes' attitude towards Saussure is rather peculiar: it's a kind of "psychoanalysis" of (real or supposed) Saussure's obsessions. Still, this attitude betrays a deep empathy, which Barthes manifests at times.

A cross reading of *Saussure, sign and democracy* and *Barthes by Roland Barthes* shows it easily. In fact, Barthes crosses and superimposes two Saussurean dichotomies: arbitrary vs. motivation, and analogical vs. mechanical, identifying the motivated with the analogical. The so-called "obsession" with arbitrariness (whose counterweight should be analogy) is opposed by Barthes to his own obsession with analogy (whose counterweight should be arbitrariness).

One might say, then, that the so-called Saussurean "obsession" is essentially nothing other than the linguist's adherence to the spontaneous attitude of the speaking subject, consistent with the assertion of the primacy of the "feeling of language" as the only object of the linguist's work. The linguist, in Saussure's way (and practice), must find and share the attitude of the speaking subject, adding to it a conscious reflection. Saussure and Barthes, in fact, share this attitude, even if their feelings seem opposed. Barthes is then a mirror to see Saussure: a distorting mirror if we look at theoretical aspects, but a good mirror, if we look at the relation between human experience and epistemological stance.

KEYWORDS. Ferdinand de Saussure, Roland Barthes, arbitrariness, linguistic sentiment, psychoanalysis.

*So, this sentiment
is rigidly demanded by logic.*
Charles S. Peirce

*La bête noire de Saussure,
c'était l'arbitraire (du signe).*
Roland Barthes

*Mais n'est-ce pas au fond
le point de séparation des esprits ...*
Ferdinand de Saussure

Dans cette contribution, j'aborderai le sujet de l'arbitraire chez Ferdinand de Saussure à partir de l'attitude de Roland Barthes à son égard. Il faut tout d'abord préciser, cependant, que je ne suis pas du tout d'accord avec la position théorique barthésienne et que je ne partage pas non plus ses points de référence (marxisme et lacanisme avant tout). Pourquoi alors se tourner vers Barthes ? Ma réponse (à développer dans les pages qui suivent) est la suivante : parce qu'il voit (ou bien il perçoit, saisit, *ressent*) un aspect qui est à la base de la

recherche saussurienne, et que la lecture structuraliste a ignoré. Il s'agit notamment du fait que le linguiste a, avec son objet, une relation qui n'est pas partagée par d'autres scientifiques (peut-être au sociologue, mais pas du tout à l'entomologiste, ou au physicien) : il est un sujet parlant parmi les autres – et il faut qu'il s'en souvienne en tout temps – mais il a aussi une sensibilité à la langue (et à son côté social) qui n'est pas celle de tout le monde.

Je vais procéder ainsi : tout d'abord, j'introduirai d'une façon très générale le sujet de l'arbitraire du signe ; deuxièmement, pour expliquer pourquoi Saussure parle d'un *sentiment* de l'arbitraire partagé parmi les sujets parlants, je vais illustrer brièvement (en m'appuyant sur des textes scientifiques, mais aussi non scientifiques) la valeur de ce terme de 'sentiment' chez le linguiste genevois ; ensuite, je vais présenter l'approche barthésienne de l'arbitraire et de la nature même de la recherche saussurienne considérée globalement ; enfin, je vais tirer quelques conclusions de tout cela , en montrant comme et pourquoi l'arbitraire du signe peut se dire un sujet philosophique par excellence.

1. L'arbitraire : la réinvention de la roue ?

L'arbitraire du signe est le premier principe de la linguistique saussurienne. Tout le monde est d'accord sur son importance, mais son interprétation est toujours sujette à débat. Notamment, l'arbitraire a souvent été identifié avec le simple conventionnalisme, qui remonte, cependant, au moins au *De interpretatione* d'Aristote. Dans un passage très connu, même en dehors du milieu des spécialistes d'Aristote¹, la variation entre les langues est limitée au domaine du vocal (τὰ ἐν τῇ φωνῇ, « [tout] ce qui [est] dans la voix ») et à celui, connecté à la voix, de la représentation graphique (τὰ γραφόμενα, « les choses écrites »), tandis que le niveau de l'expérience cognitive et affective (τὰ ἐν τῇ ψυχῇ – ou τῆς ψυχῆς – παθήματα, « les affections dans/de l'âme ») et celui du monde extérieur (τὰ πράγματα, « les faits ») sont égaux pour tous, quelque langue que l'on parle.

Sans entrer dans les problèmes d'interprétation du passage², il nous suffira de remarquer que, selon la lecture traditionnelle, l'arbitraire semble n'affecter que le niveau (comme on l'appelle depuis Hjelmslev) de l'expression, tandis que le niveau du contenu n'est pas affecté. Mais est-il possible que Saussure se soit contenté de reprendre la prise de conscience du multilinguisme opérée par la culture grecque avec Aristote³ ? Prenons comme exemple le passage suivant, où il cherche à expliquer la raison des mythes onomathétiques :

L'acte par lequel, à un moment donné, les noms seraient distribués aux choses, par lequel un contrat serait passé entre les concepts et les images acoustiques –cet acte, nous pouvons le concevoir, mais il n'a jamais été constaté. L'idée que les choses auraient pu se passer ainsi nous est suggérée par notre *sentiment très vif* de l'arbitraire du signe. [CLG: 105 ; italiques E.F.]

¹ Voici le texte originel Grec : « Ἔστι μὲν οὖν τὰ ἐν τῇ φωνῇ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα, καὶ τὰ γραφόμενα τῶν ἐν τῇ φωνῇ. καὶ ὥσπερ οὐδὲ γράμματα πᾶσι τὰ αὐτά, οὐδὲ φωναὶ αἱ αὐταί· ὧν μέντοι ταῦτα σημεῖα πρώτων, ταῦτα πᾶσι παθήματα τῆς ψυχῆς, καὶ ὧν ταῦτα ὁμοιώματα πράγματα ἤδη ταῦτά. » [Aristote, *De int.*, 16a]

² Le passage est l'objet d'une interprétation traditionnelle, mais aussi d'autres interprétations différentes, parfois très bien argumentées, telles que celle de [Lo Piparo 2003].

³ Je ne vais pas prendre en considération ici l'argument contraire, qui critique l'arbitraire au nom du naturalisme.

Pourquoi Saussure parle-t-il d'un « sentiment très vif » ? Et qui dit « notre » ? Le linguiste, le sujet parlant, ou les deux ? La réponse à ces interrogations – qui passe pour une analyse des emplois du mot 'sentiment' chez Saussure – pourra peut-être nous aider à répondre aussi à la question théorique de la valeur du principe d'arbitraire.

2. Sentiment : le linguiste en sujet parlant (et vice-versa)

L'utilisation saussurienne du terme 'sentiment' n'a fait que récemment l'objet d'un intérêt attentif⁴ – peut-être parce que (encore plus que pour d'autres termes saussuriens) les usages techniques et non techniques du mot ne sont pas toujours faciles à distinguer. En outre, le terme apparaît souvent dans des expressions ambiguës (il y a des occurrences de «sentiment de la langue» où il est difficile de comprendre si la langue est l'*objet* du sentiment – un sentiment éprouvé par le sujet parlant – ou bien si c'est la langue qui a un sentiment). Les usages techniques portent sur le savoir qu'on appelle (depuis Culioli) « épilinguistique », qui est à la base des innovations analogiques et qui est l'objet réel du savoir du morphologiste et la seule mesure de son succès (ou échec). Mais il y a aussi, de la part de Saussure, des emplois à la première personne, lorsqu'il expose ses doutes, ses convictions et ses sensations à l'égard de quelque principe épistémologique qu'il n'est pas en mesure d'illustrer d'une façon explicite. Voyons deux cas. Le premier est tiré des *Notes sur Whitney* :

Nous nourrissons depuis bien des années cette conviction que la linguistique est une science double, et si profondément, irrémédiablement double qu'on peut à vrai dire se demander s'il y a une raison suffisante pour maintenir sous ce nom de linguistique une unité factice, génératrice précisément de toutes les erreurs, de tous les inextricables pièges contre lesquels nous nous débattons chaque jour, avec le sentiment []. [Saussure, 2002(1894): 210]

Ici, on trouve une lacune (ce qui n'est guère rare dans les notes de Saussure) juste après le mot 'sentiment' – tout comme si le sentiment même était impossible (ou inutile – ce qui est tout à fait la même chose) à décrire. Le deuxième cas est tiré de la note appelée *Status et motus* :

nous ne considérons pas la linguistique comme une science dans laquelle il y a un bon principe de division à trouver mais, à part une ou deux réserves, comme une science qui essaie d'assembler en un seul tout deux objets complètement disparates depuis le principe, en se persuadant qu'ils forment un seul objet, le plus grave est que notre science se trouve satisfaite de cette association, ne paraît point tourmentée du vague sentiment qu'il y a quelque chose de faux dans sa base; [Saussure 2002 : 226]

Ici aussi (comme dans les notes de 1894), l'objet du sentiment du linguiste est la duplicité du langage, cette « irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais » ([ELG : 217]). La duplicité du langage, tout comme l'arbitraire, est un *principe*. Les principes sont des vérités qui sont à la base de la recherche, dont « [l]es conséquences sont

⁴ Elle a été l'objet en ces dernières années de diverses publications, et aussi d'un atelier au récent Colloque genevois (9-13 janvier 2017) sur le « Cours de linguistique générale » (<https://www.clg2016.org/geneve/programme/ateliers-libres/le-sentiment-linguistique-chez-saussure/>). J'y ai consacré un article [Fadda, 2013] – auquel je renvoie les lecteurs qui souhaitent approfondir.

innombrables » ([CLG : 100]), mais « n'apparaissent pas toutes du premier coup avec une égale évidence » – même si le principe en soi « n'est contesté par personne » ([*ibid.*]).

L'introduction du terme de 'sentiment' et la comparaison avec le cas de la duplicité nous permet de comprendre l'attitude du linguiste à l'égard de son objet : il partage les sensations et les compétences de tout le monde, mais il sait aussi qu'*il y a quelque chose de plus*. Ou bien, il ne le *sait* pas : il en est averti, il le saisit, il le ressent – ce qui lui donne le statut d'être comme les autres, mais en même temps séparé d'eux.

Être soi-même en même temps que les autres

Parmi les dossiers qui composent les (ainsi-dénommés) « Manuscrits de Harvard » il y a une feuille, écrite (avec bien des ratures) sur les deux cotés, qui était probablement insérée dans une toute petite enveloppe ayant le même titre (*À travers buissons*). Le texte en est le suivant⁵:

N'est-il pas ridicule et même intolérable d'être constamment par une loi de nature enfermé dans son moi particulier et assujetti à ce moi ? Je donnerais bien peu pour connaître « les sentiments d'Octave après la bataille d'Actium » (remarquable sujet de composition latine), mais tout, pour avoir été pendant 3 minutes Octave lui-même, soit après soit même longtemps avant cette bataille, et même encore pour avoir été un instant ma cuisinière, et avoir aperçu le monde à travers ses yeux, sans perdre p. ex. la faculté de comparer ce que je vois avec les singulières images que je rapporterais de cette excursion. C'est bien sûr pour tout le monde ; Mais n'est-ce pas au fond le point de séparation des esprits qui ne conçoivent un autre esprit qu'au travers d'eux-mêmes, et qui font l'éternelle et tranquille majorité, et de ceux qui vainement, mais ardemment ambitionnent de connaître le monde à travers autre chose qu'eux-mêmes. (Houghton Library, Ms. Fr. 266, 6.2)

Le Ferdinand de Saussure qui nous parle à travers ces lignes est un personnage assez différent de l'image un peu stéréotypée du père du structuralisme, l'homme qui aurait appris aux linguistes à étudier le système de la langue en laissant de côté les sujets parlants. Tout au contraire, l'étude de la langue ne peut se faire sans l'*expérience* de la langue, et le linguiste est fort d'une expérience *double* : il n'est pas un membre de « l'éternelle et tranquille majorité », mais il est plutôt parmi « ceux qui [...] ambitionnent de connaître le monde à travers autre chose qu'eux-mêmes ». Les deux adverbes « vainement, mais ardemment », cependant, nous offrent la qualité d'un sentiment – d'une attitude – qui ne peut pas se traduire en proposition théorique. C'est justement sur ce terrain qu'on va définir la comparaison avec Barthes.

3. D'un obsédé à l'autre : Roland Barthes en tant que miroir inversé

On a souvent remarqué que certains grands noms de la linguistique structurale semblent se rapprocher de Saussure surtout dans les cas où ils lui adressent des critiques⁶. Cela est particulièrement vrai pour Barthes. Les deux cas les plus connus et les plus discutés sont

⁵ Une première transcription, non diplomatique, a été donnée par Herman Parret [1993: 223]. Une bonne transcription diplomatique, avec une reproduction photographique du document, a été donnée par Giuseppe D'Ottavi [2012 : 138]. Parret et D'Ottavi relient ces idées de Saussure avec sa connaissance de la philosophie indienne.

⁶ On peut penser par exemple à la critique benvenistienne de l'arbitraire du signe, ou bien à la critique jakobsonienne de la séparation entre synchronie et diachronie, etc.

peut-être l' «inversion» des rôles entre sémiologie et linguistique au début des *Éléments de sémiologie* [Barthes, 1964] et la qualification de «fasciste» attribuée à la langue dans la *Leçon inaugurale* au Collège de France [Barthes, 1977]. Moins d'attention a été accordée à une contribution de 1973, qui est cependant très intéressante pour son approche du sujet de la valeur, à travers la métaphore de la politique économique. Barthes y approche l'arbitraire en discutant l'*analogie* :

Tout-puissant, le principe d'analogie a cependant, chez Saussure, une cause : il découle du statut du signe ; dans la langue, le signe est « arbitraire », aucun lien naturel ne lie le signifiant et le signifié, et cet arbitraire doit être compensé par une force de stabilisation, qui est l'analogie. [Barthes, 1973: 427)

Ici Barthes a le mérite de saisir la vraie nature du lien de dépendance (inversé par les éditeurs) : l'arbitraire est la cause, et non pas la conséquence de la valeur⁷. Il comprend aussi comment l'évolution diachronique de la langue est le produit d'une lutte entre les forces de l'ordre et les forces du désordre⁸. Le problème, c'est qu'il appelle « arbitraire » à la fois les forces du désordre (le changement phonétique, l'agglutination, et tout phénomène qui obscurcit la saisie des unités morphologiques originaires) et le principe qui est à la base à la fois de l'immutabilité et de la mutabilité du signe. Il reprend donc le chapitre du CLG consacré à ce sujet, mais le commentaire qu'il en fait nous apparaît à première vue assez étrange : Barthes nous décrit un Saussure préoccupé – ou bien inconsolable – de l'action d'un démon, ou d'une « faute originelle » – l'arbitraire, justement – qui vient troubler l'Ordre de la langue, et l'Ordre du monde.

Une langue (si elle n'est qu'une collection de monades) est radicalement impuissante à se défendre contre les facteurs qui déplacent d'instant en instant le rapport du signifiant et du signifié. C'est une des conséquences de l'arbitraire du signe ; donc, si l'on s'en tenait à la signification, le Temps, la Mort menaceraient sans cesse la langue ; ce risque est le fruit d'une sorte de Faute originelle – dont Saussure semble ne jamais se consoler : l'arbitraire du signe. Qu'il serait beau, ce temps, cet ordre, ce monde, cette langue où un signifiant, sans l'aide d'aucun contrat humain, d'aucune socialité, vaudrait de toute éternité pour son signifié, où le salaire serait le « juste » prix du travail, où la monnaie de papier vaudrait à jamais pour son pesant d'or ! Car il s'agit ici d'une méditation générale sur l'échange : pour Saussure, le Sens, le Travail et l'Or sont les signifiés du Son, du Salaire et du Billet : l'Or du signifié ! [Barthes 1973, 428 s.]

On a de la peine à reconnaître « notre Saussure à nous » dans cette description, dont le ton peut même nous arracher un sourire. Toutefois, il ne s'agit pas seulement du document d'une époque et d'une personnalité : il y a quelque chose de plus. Quelques pages plus loin, Barthes fait référence aux anagrammes, qui n'étaient à ce moment connus que par les explorations de Jakobson [1971] et Starobinski [1971].

Un autre Saussure existe, on le sait : celui des Anagrammes. Celui-là entend déjà la modernité dans le fourmillement phonique et sémantique des vers archaïques : alors, plus de contrat, plus de clarté, plus d'analogie, plus de valeur : à l'or du signifié se substitue l'or du signifiant, métal non plus monétaire mais poétique. On sait combien cette écoute a affolé Saussure, qui semble ainsi avoir passé sa vie entre l'angoisse du signifié perdu et le retour terrifiant du signifiant pur. [Barthes 1973, 432 s.]

⁷ Cf. [CLG: 157 (« Mais en fait les valeurs restent entièrement relatives, et voilà pourquoi le lien de l'idée et du son est radicalement arbitraire ») et n. 228].

⁸ Cf. [CLG: 235 ss., 243 ss.; 2002[1891]: 160 ss.].

Laissons de côté pour un instant, si c'est possible – et je crois que cela l'est – les influences marxistes et lacaniennes sous-jacentes. Pourtant, même si l'emploi d'un tel lexique (« affolé », « angoisse », « terrifiant ») nous semble excessif, Barthes saisit un côté de Saussure que le structuralisme « classique » triomphant de ces années-là n'arrivait pas à percevoir. Ferdinand de Saussure n'a pas été le maître omniscient et assuré que la présentation apodictique du CLG nous présente. Au contraire, il a été un chercheur tourmenté, qui avait une pleine conscience des erreurs des autres, mais qui doutait toujours de ses vérités. Précisément cette attitude nous fait sentir un Barthes très proche du linguiste genevois – et Barthes (qui nous offre bien des détails sur sa biographie intellectuelle) nous le dit explicitement ailleurs.

LA SCIENCE DRAMATISÉE

Il suspectait la Science et lui reprochait son adiaphorie (terme nietzschéen), son in-différence, les savants faisant de cette indifférence une Loi dont ils se constituaient les procureurs. La condamnation tombait cependant, chaque fois qu'il était possible de dramatiser la Science (de lui rendre un pouvoir de différence, un effet textuel) ; il aimait les savants chez lesquels il pouvait déceler un trouble, un tremblement, une manie, un délire, une inflexion; il avait beaucoup profité du Cours de Saussure, mais Saussure lui était infiniment plus précieux depuis qu'il connaissait la folle écoute des Anagrammes ; chez beaucoup de savants il pressentait ainsi quelque faille heureuse, mais la plupart du temps, ils n'osaient aller jusqu'à en faire une œuvre : leur énonciation restait coincée, guindée, indifférente. [Barthes, 1975 : 163]

Si dans un premier temps⁹ Saussure était aux yeux de Barthes un guide indispensable pour toute approche scientifique des faits linguistiques et sémiotiques, à un moment donné, il devient pour Barthes une sorte de miroir inversé, ou il croit reconnaître ses propres attitudes et préoccupations (même avec une polarisation opposée)¹⁰, et *pour cette raison* il en parle de la façon qu'on vient de voir, en le psychanalysant presque, en le traitant d'« obsédé »¹¹. Il n'est pas difficile, donc, de mettre en relation les « obsessions » saussuriennes avec une « maladie » avouée par Barthes :

JE VOIS LE LANGAGE

J'ai une maladie : je vois le langage. Ce que je devrais simplement écouter, une drôle de pulsion, perverse en ce que le désir s'y trompe d'objet, me le révèle comme une 'vision' analogue (toutes proportions gardées!) à celle que Scipion eut en songe des sphères musicales du monde. À la scène primitive, où j'écoute sans voir, succède une scène perverse, où j'imagine voir ce que j'écoute. L'écoute dérive en scopie : du langage, je me sens visionnaire et voyeur. [Barthes, 1975 : 164]

L'allusion à Scipion est intéressante à approfondir : Barthes se réfère, de toute évidence, au *Somnium Scipionis*, la partie finale du *De republica* cicéronien, qui nous vient d'une tradition différente du reste du dialogue (en raison du commentaire de Macrobe). On y narre comment Scipion l'Emilien est enlevé, dans son rêve, et amené en présence de ses ancêtres, dans le ciel, où il arrive à ouïr l'harmonie des sphères, et il s'en étonne. Son père lui répond que de tels mouvements ne peuvent s'accomplir en silence, mais que les

⁹ Notamment, pendant la phase que Barthes lui-même appelle « sémiologique » ou « scientifique » : cf. Barthes [1974 : 22 ss., 1975 : 148].

¹⁰ Cf. [Barthes, 1975: 48]: « La bête noire de Saussure, c'était l'*arbitraire* (du signe). La sienne, c'est l'*analogie* ». Le paragraphe a justement pour titre « Le démon de l'analogie ».

¹¹ Cf. [Barthes, 1975: 77] : « ... Saussure (obsédé par l'écoute anagrammatique des vers anciens) ».

oreilles des hommes n'arrivent plus à l'entendre, tout comme les hommes qui habitent près des cascades du Nil ont été assourdis par le grognement, et comme la contemplation prolongée du soleil aurait pour effet d'aveugler les yeux de tout homme mortel¹².

La première chose à remarquer est que la différence entre entendre et voir n'est pas importante (les exemples – les cascades du Nil et le soleil – concernent les deux sens)¹³. Ce qui importe est plutôt la présence d'un ordre dont le mécanisme est à *tel point* évident que les gens (ou, en tous cas, la plupart d'entre eux) n'arrivent plus à le percevoir. Cependant, il y a des privilégiés dont les sens ne sont pas engourdis ; ils sont en même temps humains et plus qu'humains. Barthes s'identifie donc à Scipion, avec la différence (importante !) que sa perception augmentée ne lui donne pas la sérénité, mais – bien au contraire – suscite un malaise.

Or, Barthes n'avait pas lu les manuscrits d'Harvard ; mais cela rend justement encore plus étonnante l'affinité évidente entre ce passage et le passage saussurien qu'on vient de présenter au § 2. Notamment, Barthes semble en phase avec Saussure dans une dimension qui transcende la théorie et ne concerne pas les propositions théoriques au sens strict (falsifiables), mais plutôt les principes qui guident la recherche, qui font l'objet du sentiment du scientifique, mais sont aussi liés au sentiment de monsieur-tout-le-monde. L'arbitraire du signe appartient précisément à cette sphère-là.

4. Conclusions : l'arbitraire du signe en tant que principe philosophique

Même si mon lecteur était d'accord avec mon idée qu'il est possible de rejeter les lunettes lacaniennes de Barthes pour analyser sa relation avec Saussure, afin de découvrir des affinités cachées qui tiennent aux dispositions du chercheur plutôt qu'au détail de ses assertions théoriques, il pourrait me demander ce que cela a à faire avec le sujet de l'arbitraire.

Ma réponse sera la suivante: je crois que le détour qui, à partir du Saussure attentif à ses propres sentiments, nous a amenés à Barthes, peut aider à assigner à l'arbitraire du signe son rôle de *principe philosophique*, c'est à dire de ligne directrice générale de la recherche (en linguistique et sciences humaines). Les principes philosophiques, en ce sens, demandent au savant qui a à faire avec eux une sensibilité particulière à l'égard de quelque chose qui est, sous d'autres formes, une composante de l'expérience commune de tout le monde¹⁴. Wittgenstein [1953, I, § 128] disait : « Voudrait-on poser des thèses en

¹² Voici l'original latin: « Quae cum intuerer stupens, ut me recepi 'Quid? hic 'inquam' quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus?' 'Hic est' inquit 'ille, qui intervallis disiunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis impulsu et motu ipsorum orbium efficitur et acuta cum gravibus temperans varios aequabiliter contentus efficit; *nec enim silentio tanti motus incitari possunt [...] Hoc sonitu oplettae aures hominum obsurduerunt; nec est ullus hebetior sensus in vobis, sicut, ubi Nilus ad illa, quae Catadupa nominantur, praecipitat ex altissimis montibus, ea gens, quae illum locum adcolit, propter magnitudinem sonitus sensu audiendi caret. Hic vero tantus est totius mundi incitatissima conversio sonitus, ut eum aures hominum capere non possint, sicut intueri solem adversum nequitias, eiusque radiis acies vestra sensusque vincitur.*' » [Cicéron, *De rep.* VI : 18-19 (italiques EF)]

¹³ Il a aussi d'autres raisons qui amènent Barthes au choix d'une métaphore *visuelle* : la première est la référence à la pulsion scopique étudiée (entre autres) par Lacan ; la deuxième, trivialement, c'est que le langage (en tant que voix) est avant tout quelque chose qu'on *écoute*.

¹⁴ Pour cette même raison, Peirce appelait la philosophie *cenoscopy* (« observation de ce qui est commun »). Sur les similitudes entre Wittgenstein et Peirce à cet égard on peut voir p. ex. [Chauviré, 2010].

philosophie, qu'on ne pourrait jamais les soumettre à la discussion, parce que tout le monde serait d'accord avec elles ». Tel est justement le cas de l'arbitraire, dont l'évidence – le « sentiment très vif » commun à tous les hommes – risque d'éclipser les conséquences théoriques, si on n'atteint pas une position différente et privilégiée par rapport au reste du monde. Cette *Übersicht* – tel est le mot allemand employé par Wittgenstein, et qu'on a traduit en français par « vision synoptique » – est celle de Scipion, mais aussi celle de Wittgenstein et Saussure.

Saussure n'appréhende pas sa sensibilité comme une douleur, comme une maladie (comme c'est le cas de Barthes), mais en tout cas n'arrive jamais – tout comme Wittgenstein, dont il a été souvent rapproché – à formuler d'une façon satisfaisante quelque chose qui est en même temps à la base de l'expérience commune et d'un encadrement scientifique de la linguistique telle qu'il l'entendait. Son « obsession », en fait, n'était pas autre chose que la nécessité de revenir encore et toujours sur un sujet si trivial qu'il est impossible à exploiter.

N'est-ce pas cela, au bout du compte, la philosophie ?

Remerciements

Je tiens à remercier Giuseppe Cosenza et Fabienne Reboul pour m'avoir aidé dans la dernière version de cet article, et tou(te)s les ami(e)s qui ont discuté avec moi à propos de Roland Barthes (avec ou sans Saussure) pendant les deux dernières années.

BIBLIOGRAPHIE

- [Aristote, *De int.*] Aristote, *De interpretatione (Peri ermenéias)* [tr. franç : *Organon 2 : De l'interprétation*, Paris, Vrin, 2004].
- [Barthes, 1957] R. Barthes, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.
- [Barthes, 1964] R. Barthes, *Éléments de sémiologie*, Paris, Denoël/Gonthier, 1965
- [Barthes, 1973] R. Barthes, “Saussure, le signe, la démocratie”, in *L'aventure sémiologique*, 1973, pp. 424-433.
- [Barthes, 1974] R. Barthes, “L'aventure sémiologique”, in *L'aventure sémiologique*, 1974, pp. 19-30.
- [Barthes, 1975] R. Barthes, *Barthes par Roland Barthes*, Seuil, Paris, 1975.
- [Barthes, 1978] R. Barthes, *Leçon*, Seuil, Paris, 1978.
- [Barthes, 1985] R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Seuil, Paris, 1985.
- [Chauviré, 2010] Ch. Chauviré, “La philosophie comme description de l'ordinaire chez Peirce et chez Wittgenstein”, *Archives de Philosophie*, **73** (2010/1), 2010, 81-91.
- [Cicéron, *De rep.*] Cicéron (M. Tullius Cicero), *De republica* [tr. fr. partielle avec texte originel (éd. par M. Pottin): *Le songe de Scipion*, Paris, Hachette, 1911].
- [D'Ottavi, 2012] G. D'Ottavi, “Genèse d'un écrit saussurien: de la ‘théosophie’ à une approche de la subjectivité”, *Genesis*, **35**, 2012, 129-140.
- [Fadda, 2013] E. Fadda, “Sentiment, entre mot et terme. Quelques notes sur la langue et le travail de Ferdinand de Saussure”, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, **66**, 2013, 49-65.
- [Fadda, 2016] E. Fadda, “Vedere il linguaggio. Sul saussurismo di Barthes”, *Ocula*, **17**
[http://www.ocula.it/files/OCULA17-Fadda_\[491,858Kb\].pdf](http://www.ocula.it/files/OCULA17-Fadda_[491,858Kb].pdf).
- [Fadda, 2017] E. Fadda, “Linguistica barthesiana”, in *Roland Barthes Club Band*, E. Fadda and M. W. Bruno (Eds.), Quodlibet, Macerata, (sous presse).

- [Lo Piparo, 2003], F. Lo Piparo, *Aristotele e il linguaggio. Cosa fa di una lingua una lingua*, Laterza, Rome/Bari, 2003.
- [Parret, 1993] H. Parret, “Les manuscrits saussuriens de Harvard”, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, 1993, 179-234.
- [CLG] F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d’A. Riedlinger, Payot, Paris/Lausanne, 1922².
- [ELG] F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, éd. par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, Paris, 2002.
- [Starobinski, 1971] J. Starobinski, *Les mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971.

Emmanuele Fadda
Université de la Calabre
Lelefadda@gmail.com